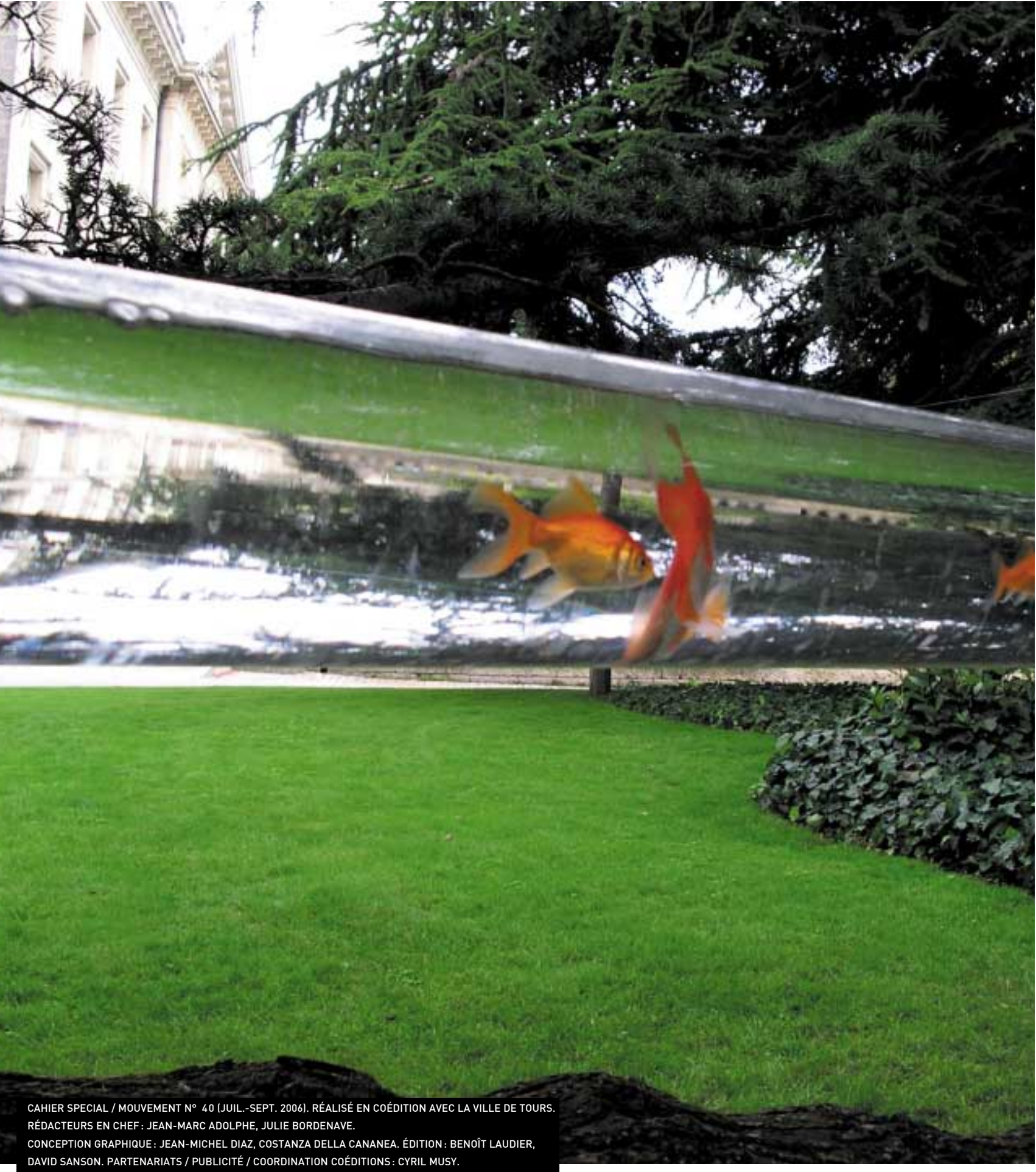
mouvement
l'indisciplinaire des arts vivants
cahier spécial

rayons frais
les arts et la ville

mouvement n°40 / juil.-sept. 2006 / CAHIER SPÉCIAL coédité avec le festival Rayons Frais



CAHIER SPECIAL / MOUVEMENT N° 40 (JUIL.-SEPT. 2006). RÉALISÉ EN COÉDITION AVEC LA VILLE DE TOURS.
RÉDACTEURS EN CHEF : JEAN-MARC ADOLPHE, JULIE BORDENAVE.
CONCEPTION GRAPHIQUE : JEAN-MICHEL DIAZ, COSTANZA DELLA CANANEA. ÉDITION : BENOÎT LAUDIER, DAVID SANSON. PARTENARIATS / PUBLICITÉ / COORDINATION COÉDITIONS : CYRIL MUSY.
ONT PARTICIPÉ : JEAN-MARC ADOLPHE, JULIE BORDENAVE, GWÉNOLA DAVID, LÉA GAUTHIER, KRISTINA SOLOMOUKHA, BRUNO TACKELS.
MOUVEMENT, L'INDISCIPLINAIRE DES ARTS VIVANTS / 6, RUE DESARGUES / 75011 PARIS
TÉL. 01 43 14 73 70 / FAX : 01 43 14 69 39 / WWW.MOUVEMENT.NET

MOUVEMENT EST ÉDITÉ PAR LES ÉDITIONS DU MOUVEMENT, SARL DE PRESSE AU CAPITAL DE 4 200 €, ISSN 12526967. GÉRANT : CLAUDE VÉRON. DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : JEAN-MARC ADOLPHE. © MOUVEMENT, 2006 – TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS. CAHIER SPÉCIAL MOUVEMENT N° 40. NE PEUT ETRE VENDU.

Ci-dessus : Jean-Luc Bichaud, *Arrangement n° 17, Serpenter*, 2004.
Photo : David Foucher pour Groupe Laura.

En couverture : Jean Lambert-wild, *Aegri Somnia*. Photo : @326-F. Michel Asso Leonare

inépuisables croisements

Non, les arts contemporains ne sont pas nécessairement « élitistes ». Oui, un festival peut être gratuit, attrayant, convivial, sans chicaner sur la qualité des propositions artistiques qu'il réunit. Sur ce terrain-là, Rayons Frais oppose un vivifiant démenti aux démagogues populistes comme à ceux dont l'esprit de chapelle embue l'expérience du goût. Tout récemment apparu dans la constellation expansive des festivals, Rayons Frais appartient à une génération décomplexée qui carbure aux mélanges. A Avignon, l'été dernier, certains ont fait mine de croire que la « pluridisciplinarité » ou la « transversalité » étaient des gros mots lâchés à la figure d'un théâtre immuable faisant le beau derrière ses remparts. Rien de tel à Tours, où personne ne s'offusque de la présence simultanée des arts plastiques, de la vidéo, du théâtre, de la danse, des arts de la rue. Tout au contraire l'adjoint à la culture, Jean-Pierre Tolochard, vante-t-il *« les inépuisables croisements propres à une création impliquée et foisonnante »*.

Nombre des créations présentées lors de cette édition de Rayons Frais procèdent curieusement d'un travail de collecte : mots glanés dans un service de gériatrie pour le metteur en scène Pascal Kirsch, portraits filmés d'enfants du monde pour Philippe Jamet, gestes liés à des métiers pour la chorégraphe Pascale Houbin, « don du son » orchestré par la compagnie Décor Sonore, etc. Mais si l'art se nourrit du réel, comment le redistribue-t-il ? Il apparaît aujourd'hui que les lieux de production et de diffusion, s'ils sont plus que jamais nécessaires, ne sont pas forcément suffisants ; et qu'en tout cas, ils ne peuvent à eux seuls réaliser l'objectif de la « démocratisation culturelle » qui a fondé les politiques publiques de la culture conduites en France depuis la Libération. Il faut sans cesse s'interroger sur les façons d'adresser l'art : cette réflexion guide les structures et associations qui, dans une rare collégialité, fabriquent l'alchimie de Rayons Frais. Un festival prend tout son sens lorsqu'il explore la ville qui l'abrite, en détourne l'usage habituel et y associe les populations qui y vivent. Cela devrait aller sans dire, mais tellement mieux en le disant ! Aller dénicher des lieux imprévus, soupeser la façon la plus délicate d'y adapter des créations existantes, impliquer les services municipaux hors de leurs prérogatives classiques, voilà qui oblige à déjouer la routine. Laurent Barré, du Centre chorégraphique, parle à ce propos d'un *« art contextuel »*, qui, en articulant des imaginaires singuliers et l'en-commun de l'espace public, réinvente de subtiles topographies. Contre-espace qui s'oppose au morcellement des expériences et rend à la ville une dimension poétique, mouvante, sensible, que les fonctions généralement dévolues à l'urbanisme laissent trop souvent à l'écart. Après les ronds-points, les croisements de sens : les quelques jours de Rayons Frais seraient-ils le ferment d'une nouvelle urbanité (un art de vivre) où les arts, loin d'être « sanctuarisés » – comme le proclamait un récent et éphémère ministre de la Culture –, sauront éprouver les chemins nouveaux de la cité contemporaine ?

Jean-Marc Adolphe

Après une histoire mouvementée avec les arts de la rue, la ville de Tours inscrit la pluralité artistique au cœur du festival Rayons Frais. Sa programmation, collégiale, vise à modifier la perception de la ville, avec des « espaces de surprises » dont l'accès est fondé sur la gratuité.

état de

Le SAMU, *Balcons bavards*, Place du Grand Marché, 2005.
CDN de Sartrouville, *Zaïna*, Musée des beaux-arts, 2005.
Photos : Alexis Dubief

A l'heure où la France croule sous les propositions festivalières, les municipalités se demandent comment faire évoluer les programmes pour se dégager de la juxtaposition de propositions qui versent parfois dans l'animatoire à bon marché. Forte d'une déjà longue histoire avec les arts de la rue, la ville de Tours a fait le choix depuis 2003-2004, avec Rayons Frais, de se mettre au diapason du cosmopolitisme des arts et de leur vivifiante interdisciplinarité.

Les années 1980 ont d'abord vu, à Tours, fleurir le festival Dehors/Dedans. Invité par un collectif associatif à en faire la programmation, Peter Bu a « importé » sur les bords de Loire le Royal de Luxe, Ilotopie, Urban Sax… Mais nous sommes encore sous l'ère Royer, et si la municipalité se prête un temps poliment au jeu (le Théâtre de l'Unité pourra ainsi jouer son *Mariage* dans la salle de la mairie), elle ne pousse pas le vice jusqu'à accorder une subvention décente à l'événement ; faute de moyens, le festival s'achève en 1989. Une résistance s'organise alors, Tours devenant féconde en matière d'arts de la rue ; dans le sillage de la Cie Off naissent des initiatives militantes, et le public prend goût à la fantaisie contagieuse des activistes de l'espace public. Avec l'arrivée d'une nouvelle équipe municipale, de gauche, en 1995, l'équipe de Radio Béton crée le festival Au nom de la Loire. En 2003, la proposition s'affine sous l'impulsion de Jean-Pierre Tolochard, l'adjoint à la culture. Rayons Frais naît d'une volonté d'élargir le concept de festival de théâtre de rue à un festival d'arts urbains, en conviant le théâtre sous toutes ses formes, la danse, l'art contemporain, les arts visuels… *« pour ne plus être dans une énumération de propositions, mais investir l'espace public avec des surprises, des questions, des cadeaux magnifiques, dans une façon de travailler collégiale »*. Les acteurs culturels se mettent autour de la table pour imaginer de concert des offres artistiques, coordonnées par la municipalité, qui s'occupe de la régie du festival : Laurent Barré du Centre Chorégraphique, Karine Romer du Centre Dramatique, Anastassia Makridou et Céline Assegond d'Eternal Network, Groupe Laura, Maud Le Floch de la Cie Off/pOlau.

« A l'arpenter dans tous les sens, sa géographie et sa topologie finissent par prendre le dessus et se surimprimer à (tout) ce que je vois ici et là : une performance, une danse, une marche, une musique suscitent des associations rapides… Art contextuel.[1]
Je la regarde en touriste aussi : son passé et son présent littéraires, son cœur recroquevillé, ses droitures et ses rares sinuosités, sa pâleur et sa lumière, son passage du cœur navré. On aime cette ville comme on aime la langue. Salons et casernes, boulevards et bars, trottoirs et saules pleureurs, château et cathédrale, vestiges d'une splendeur et art culinaire, métiers d'art et cité ouvrière, architecture serrée et aménagement urbain. (…) »

Laurent Barré,
Tourangellement ancré [un récit]

1. Selon une formule théorisée et éprouvée par l'artiste polonais multidisciplinaire Jan Swidzinski. Paul Ardenne a livré une stimulante synthèse des pratiques d'art contextuel aux éditions Flammarion en 2002.

LA MISE EN RELATION D'UN CONTEXTE ET D'UNE PROPOSITION

Des acteurs culturels mis en relation pour décloisonner les formes artistiques – ce même cloisonnement artificiel qui a fait jaser les grincheux lors de l'édition 2005 du Festival d'Avignon. *« Il s'agit pour nous de rompre avec des ruptures artificielles : ruptures entre les formes, entre le créateur et le regardeur, entre des espaces, entre des élus et des professionnels, ente des enjeux culturels et des enjeux artistiques… »*, explique Jean-Pierre Tolochard. Fort de cette liberté réappropriée, Rayons Frais investit des lieux emblématiques de la ville pour rajouter du sens aux propositions : *« On décline l'essence possible de ce qu'on entend par "les arts et la ville"*, commente Laurent Barré. *Tant qu'on est précis sur la manière dont on conjugue un contexte et une proposition artistique, on est dans Rayons Frais. C'est un double mouvement : aller dans un endroit inhabituel pour y trouver une proposition artistique qui parle doublement de ce qu'on vient de faire ici. »*
Ce double mouvement, on le trouve en 2005, quand Carlotta Sagna investit une caserne militaire avec *Tourlourou*, solo d'une danseuse qui rend hommage à tous ceux qui tombent sur un champ de bataille, mais *« qui pose aussi*, selon Laurent Barré, *la question de la vulnérabilité, de l'effort, de l'exercice »*. Cette année, *Le Salon* de la compagnie flamande Peeping Tom a ainsi été choisi en écho à la possible

siège subtil

mémoire balzacienne des salons tourangeaux, tandis que Daniel Dobbels, dont la vision de la danse s'attache à la notion de *« corps désarmé »*, s'installera dans les jardins de l'Hôtel du Grand Commandement ! Point d'orgue d'une telle démarche, Pascal Kirsch investit le parking de l'Hôpital Bretonneau avec son spectacle *Tombée du jour*, né dans un institut de gériatrie d'Allones et écrit à partir de paroles recueillies dans un service de gériatrie : revenant à la source même de sa création et présentée devant le personnel soignant de l'hôpital, sa proposition trouve là un aboutissement.

Si l'on ne parle pas encore de « création *in situ* » à proprement parler, les artistes sollicités travaillent à rendre l'objet unique : *« Nous travaillons avec des artistes qui aiment réinterroger leur travail, le bousculer, le décaler, le rendre plus grand, plus petit, plus sonore… spécifiquement pour Tours,* commente Karine Romer. *L'an dernier, c'était évident avec la proposition de Christophe Huysman, qui avait inventé la version tourangelle de* La Course au désastre. »

Dimitri Tsiapkinis, *Tsolias*, Jardin du Musée des beaux-arts, 2005. Photo : Alexis Dubief.

CONTRAINTES NOURRICIÈRES D'ACTES CRÉATEURS

« Pour les artistes, le fait de se confronter à des espaces difficiles constitue toujours un nouveau défi ; ce travail avec les contraintes existantes donne des projets intéressants, originaux, et vraiment propres à la ville », analyse Céline Assegond. Contraintes de la ville, demandes d'autorisations… Le rôle joué en amont par la coordination culturelle de la municipalité s'avère partie intégrante du processus de programmation, et peut ainsi influer sur la création : *« Parfois, les artistes sont enthousiastes pour un lieu*, explique Sophie Perrier, attachée territoriale à la direction des affaires culturelles en charge de la coordination du festival. *Mais nous avons le rôle ingrat de leur dire que ce n'est pas possible. On amène ainsi certains intervenants à réfléchir autrement à leur proposition en les forçant à intégrer notre regard : c'est une contrainte supplémentaire, mais qui peut se révéler aussi nourricière d'un autre acte créateur de sens. »*

Et l'émulation fonctionne dans les deux sens : ayant abandonné les berges de la Loire initialement investies par Au nom de la Loire, Rayons Frais a peu à peu irrigué et infiltré tout le réseau urbain ; le dialogue ainsi ouvert avec services sociaux, services techniques et équipements culturels s'est également avéré porteur de créativité, faisant germer de nouvelles collaborations : *« La dimension participative au niveau de la conception et de la diffusion dans le temps du festival a ainsi permis d'accueillir Mme Raymonde* [un spectacle-cabaret musical de Denis D'Arcangelo, Ndlr.] *au Foyer des Jeunes Travailleurs*, étaye Sophie Perrier. *On les a rencontrés au départ pour bénéficier d'hébergements, puis, petit à petit, l'envie a gagné l'artistique : les résidents ont été associés à l'accueil de la proposition, un animateur est venu travailler en amont au sein du foyer. Certaines commandes naissent aussi parfois sur un lieu, comme le projet de Pascale Houbin* [*Aujourd'hui à deux mains*, où la danse naît d'un collectage des gestes des métiers, Ndlr.], *qui nous a amenés naturellement vers le Musée du Compagnonnage. »*

En sollicitant des partenaires sur la nature propre de leurs activités, Rayons Frais joue aussi à détourner les équipements urbains de leurs fonctions utilitaires premières, à l'image de ces vélos de la Poste réquisitionnés pour distribuer le programme du festival… même le dimanche.

UNE VILLE EN ÉTAT DE FÊTE SUBTILE

En modifiant le visage de la ville dans son quotidien, Rayons Frais crée un espace de temps suspendu. Pas de parure particulière pour signaler l'événement ; ici, *« l'effervescence réside davantage dans la mobilisation que dans la consommation de spectacles »*, nuance Sophie Perrier. Un temps de fête dans la retenue, qui mise sur une tension impalpable, un tissage un peu exceptionnel, une modification des habitudes, comme l'exprime Axelle Guéret, chargée de la coordination du festival : *« Certains grands axes de circulation sont coupés, des places vidées de leurs véhicules nous apparaissent totalement différentes ; il y a un changement dans l'appréhension de la ville, y compris au niveau sonore. »* L'an passé, l'intervention sonore de Frédéric Tetart happait le passant le long de la rue Nationale : la nuit venue, les haut-parleurs y diffusaient un *mix* de sons, bribes de musiques, murmures, paroles… Cette année, le citadin sera saisi par l'immersion de la compagnie Décor Sonore dans son environnement quotidien – intervenant en amont du festival, la campagne de collecte de la compagnie investit presse locale, radios et vitrines pour son appel au Don du son. De ces sollicitations subtiles naissent les espaces de surprises qui se proposent de changer la ville, en tout cas la perception que l'on peut en avoir.

CHANGER LA VILLE ?

« Changer la ville, c'est changer la relation à la ville, changer le regard sur la ville, affirme Jean-Pierre Tolochard. *C'est aussi changer le regard sur la création et faire que les gens trouvent dans les propositions un moteur de résistance, et reconnaissent cela comme une évidence et une nécessité. »* Dégagée de sa fonction utilitaire et fonctionnelle, la ville reprend momentanément son rôle d'espace rendu au citoyen ; durant ce temps suspendu, l'espace public n'est plus morcelé, mais il se fond dans un espace unique offert à l'art et à la libre circulation des publics. Pour qu'une telle proposition soit possible, Rayons Frais emprunte aux arts de la rue l'un de ses postulats de base : la gratuité. *« La question de la gratuité est au cœur de la proposition*, analyse Laurent Barré. *Elle permet d'affirmer, à un moment, l'hypothèse d'un espace où la culture serait rendue gratuite, et de se questionner sur le type de société vers lequel on s'achemine… puisque malgré tout, l'espace public se rétrécit et que tout y devient payant. »*

Des questionnements rendus tangibles durant le cycle de conférences de *La ville à l'état gazeux* : rompue aux questionnements de culture gratuite et d'investissement d'espaces publics par sa longue pratique des arts de la rue, Maud Le Floch propose de déplacer le débat sur le terrain de l'architecture et de l'urbanisme. En écho aux interrogations suscitées par les propositions artistiques de Rayons Frais, le citoyen est ainsi appelé, le temps de conférences interactives ou de *« jeux urbains »*, à entamer à son tour suggestions concrètes et réflexions sur l'environnement urbain. *« Rayons Frais ouvre des perspectives sur comment vivre la ville différemment, même dans sa configuration habituelle*, conclut Bruno Lonchampt, directeur des affaires culturelles. *Le festival offre un espace unique, ouvert, pour reconstruire une ville, peut-être utopique, mais en même temps qui prend un autre sens. Ce moment qui permet de perdre ses automatismes donne de la poésie à la ville, c'est un ré-enchantement du monde qui permet de s'interroger sur ce qu'on fait, comment on vit… Ça peut permettre aux gens de se poser les questions essentielles, qu'elles soient dans le rêve ou dans l'interrogation angoissée. »*

Au-delà des « œuvres », qu'il s'agissait jadis de *« rendre accessibles au plus grand nombre »* en érigeant des lieux consacrés, les arts sont des vases communicants, dont la frontière est de plus en plus poreuse. S'ils se mélangent assez naturellement dans des formes de création chaque fois inédites, la communication qu'ils établissent avec la cité ne va pas forcément de soi. Tel n'est pas le moindre intérêt de Rayons Frais que de *« rendre à la population des accès invisibles »*, comme le dit joliment Laurent Barré : accès à des lieux habituellement dissimulés, mais aussi à des paroles, des gestes, des actions, des images qui peuvent *« inventer des emblèmes pour la ville »*. Emblèmes non pas monumentaux, mais éphémères, transitoires, fugitifs… Ceux d'un événement partagé et qui parviennent à créer de la mémoire commune.

Julie Bordenave

« Faire se rencontrer les pratiques artistiques et les logiques urbaines » : La ville à l'état gazeux accueille un cycle de conférences et actions pour lire la ville dans tous les sens.

la ville, un jeu de pistes

« Parce que la production artistique a à dire à la production urbaine, parce qu'elle peut faire avancer le processus de fabrication de la ville. Et inversement, parce que toutes les logiques de politiques d'aménagement et de transformation ont à dire à la production artistique qui intervient dans l'espace urbain. » Forte de cet axiome, Maud Le Floch – armée d'une formation d'urbaniste et d'une longue pratique des arts de la rue (Cie Off, pOlau) – propose avec *La ville à l'état gazeux* un cycle de conférences pour penser la ville autrement : conférences-actions, conférences-jeu, qui dans un même élan donnent la parole aux penseurs de la chose urbaine et invitent la population à réinventer leur ville de manière ludique.

Orateurs, tribuns, les conférenciers jouent avec le public à contextualiser leurs interventions : c'est un Pierre Bongiovanni (fondateur et directeur du CICV Pierre Schaeffer) apparaissant en 2004 vêtu d'un costume militaire pour introduire une dimension guerrière à la notion de territoire et de numérique ; ou encore le géographe Luc Gwiazdzinski, conviant en 2005 les spectateurs à des explorations nocturnes de la ville, carnets de bord à l'appui pour inventorier observations et rencontres… D'observateur, le spectateur se mue aussi en acteur, se glissant le temps d'un jeu de table dans la peau d'un urbaniste utopiste : l'an dernier, le dispositif *Tabula Rosa*, conçu par l'architecte Petra Marguc, invitait les citoyens à bâtir un plan de développement urbain sous la forme d'un cadavre exquis, mêlant imaginaire fantasque et enjeux réels.

Cette année, les comédiennes performeuses de Tomrummet convieront les spectateurs à une marche silencieuse à travers la ville, incluant un atelier de travail d'une journée axée autour du principe des basses tensions et du flux dans la ville. Prendront également place autour de la table des universitaires, des plasticiens et des architectes. Le géographe Michel Lussault y disséquera les nouveaux enjeux de la ville d'aujourd'hui – mobilité, espace, temps, nouvelles gouvernances… A mi-chemin entre problématique réelle et projection fantasmée, le scénographe urbain Mark Etc, du groupe Ici Même, exposera une étude sur les nouvelles façons d'habiter dans les métropoles, notamment à travers son concept de chronolocation – des bungalows customisés proposés à la location pour un temps limité (de 2 heures à 2 mois), présentés en 2004 sur l'avenue Trudaine, à Paris.

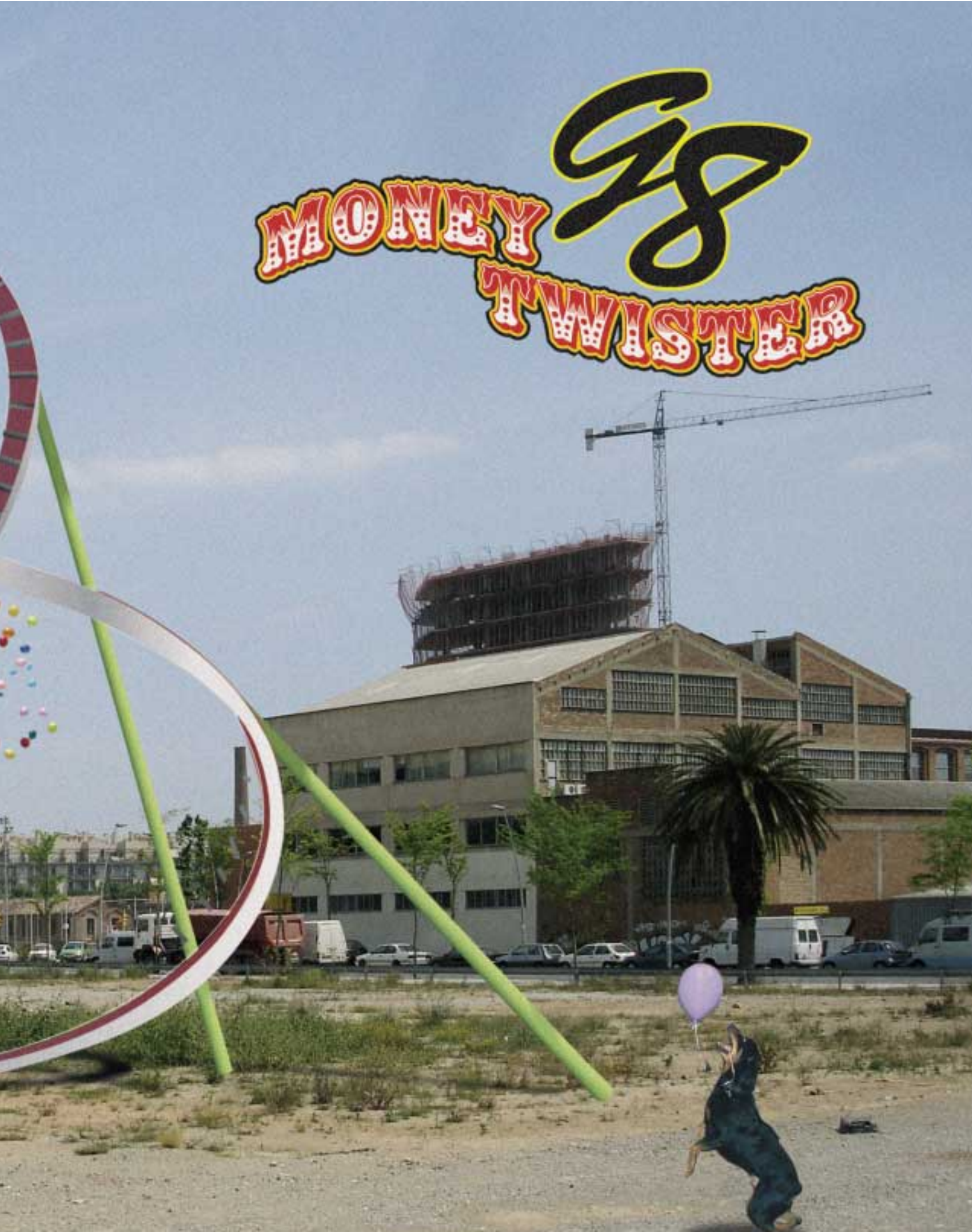
La ville à l'état gazeux s'inclut également dans le tissage de réseaux et de mises en relation chers à Rayons Frais : pérennisant une collaboration initiée entre pOlau et le quotidien *La Nouvelle République*, la presse locale s'est faite le relais de projets soumis à des collectifs tourangeaux, appelés à imaginer des plans de développement pour des lieux emblématiques de la ville. Durant le festival, ce sera au tour des jeunes architectes du Collectif la Girafe de s'envoler sur des principes fantasmés d'aménagement, à travers un projet présenté en direct aux habitants, plan de la ville à l'appui : *« C'est un parcours à effectuer de point en point dans la ville : le projet reste fictif, mais induit des idées sensibles,* explique Maud le Floch. *C'est cela,* La ville à l'état gazeux *: donner accès à la ville sur ses principes actifs d'observation, de lecture, d'analyse, de prospective, de diagnostic… avec un prisme qui facilite le contact entre notre état humain et notre espace environnant, qui est vivant. »*

J. B.

Alaplage, *La réalité n'existe pas*, Esplanade du Château, 2005. Photo : Alexis Dubief.

Conférences-actions sur la question de la ville contemporaine
> LA VILLE À L'ÉTAT GAZEUX
Renseignements sur l'espace Friche Fraîche

Yann Rondeau et Sylvain Rousseau (collectif Glassbox), *G8 Money Twister*.


MONEY
TWISTER

« rien n'est vrai, tout est

Comment l'art contemporain se mêle-t-il à un festival qui fait de l'espace public son terrain de jeu ? Rencontre avec Anastassia Makridou, fondatrice d'Eternal Network, et Sammy Engramer, artiste membre de Groupe Laura, deux associations participant à l'élaboration de Rayons Frais.

La programmation du festival Rayons Frais, loin d'être le fait d'une seule direction artistique, est élaborée collégialement au sein d'un comité qui réunit plusieurs structures locales : le Centre chorégraphique (avec Laurent Barré), le Centre dramatique (avec Karine Romer), la Compagnie Off (avec Maud Le Floch), l'association Eternal Network et le Groupe Laura, qui interviennent dans le champ de l'art contemporain. Ces deux associations, très mobiles – elles ne disposent pas d'un lieu d'exposition spécifique –, propagent avec énergie et conviction l'art contemporain à Tours, et pas seulement… Anastassia Makridou et Sammy Engramer évoquent leurs propositions pour l'édition de 2006 de Rayons Frais (du « design culinaire » aux sculptures contemporaines d'un « Parc à thème ») et précisent dans quel contexte ces initiatives ont pu prendre forme.

Pouvez-vous définir la spécificité de vos associations ?

Anastassia Makridou : « Nous développons nos activités dans deux régions, Centre et Bretagne, et bientôt en Poitou-Charentes. Nous avons notre bureau à Tours, que nous partageons d'ailleurs avec Groupe Laura, mais notre travail est plutôt nomade. Nous sommes en permanence *extra-muros*. Nous devons affronter l'espace réel, l'environnement physique et social dans lequel s'inscrivent chaque fois nos projets. Cette mobilité géographique et contextuelle exige une mobilité mentale. Nous devons travailler avec des interlocuteurs, des partenaires, des destinataires différents. Médiateurs délégués pour la Fondation de France, membres du comité de programmation de Rayons Frais, prestataires dans le cadre d'appels à projets… la diversité des méthodologies que nous employons est encore une autre forme de mobilité qui induit aussi une démarche professionnelle "multifacettes". Par ailleurs, que ce soit dans le cadre du programme Nouveaux commanditaires, des commandes publiques ou du festival Rayons Frais, Eternal Network opère prioritairement comme un producteur qui suit toutes les étapes (identification du projet, analyse du contexte, choix artistique,

possible »

Xavier Veilhan, *Le Monstre*, place du Grand Marché, 2004. Commande initiée par un groupe de commerçants et riverains du quartier dans le cadre du programme Nouveaux commanditaires de la Fondation de France. L'œuvre a été réalisée grâce au soutien de la Ville de Tours et de la Fondation de France.

administration, montage financier, médiation auprès de tous les interlocuteurs possibles et imaginables). Nous sommes deux personnes permanentes, moi-même et Céline Assegond. Depuis un certain temps, nous partageons entièrement les responsabilités. Autour de nous, un bureau d'association présidé par Victoire Dubruel, des collaborateurs extérieurs mais réguliers, un ou deux stagiaires sur plusieurs mois. Nous nous efforçons ainsi de réunir plusieurs compétences, à défaut de pouvoir les avoir constamment en interne.

Sammy Engramer : « Groupe Laura a les mêmes caractéristiques que les diffuseurs associatifs d'art contemporain. Nous n'avons pas de lieu d'exposition, donc nous travaillons dans l'espace public ou avec les structures municipales. Notre engagement se distingue des structures associatives dites conventionnées sur deux points : nous sommes bénévoles, et, en tant qu'artistes, nous maintenons une pratique artistique personnelle. Comme pour Eternal Network, chaque projet est différent, chaque rencontre est une découverte. Engagés dans l'espace public, nos projets peuvent mettre trois ou quatre ans avant de prendre forme. Les négociations sont parfois très longues, les opportunités ne sont pas toujours bonnes, et l'argent manque cruellement. Nous essayons actuellement de rationaliser nos activités. La débauche d'énergie de ces dernières années nous a quelque peu usés, ou presque.

Dans quelles conditions avez-vous commencé à travailler à Tours ?

A. M. : « Eternal Network a été créé fin 1999 à mon initiative et après mon passage par l'Ecole du Magasin, à laquelle a succédé une période de travail au CCC. J'ai trouvé une bonne écoute auprès des élus (Jean-Pierre Tolochard en tête) et auprès du conseiller aux arts plastiques de la Drac (Stéphane Doré). Des artistes, associations (entre autres, Groupe Laura, qui a vu le jour un peu plus tard), institutions (CCNT, CDRT, ESBAT) ont très vite soutenu Eternal Network. A l'Ecole du Magasin, j'ai été initiée, comme tous les élèves de l'époque (1994), au programme Nouveaux commanditaires grâce aux interventions de François Hers et aux discussions voire débats qu'elles suscitaient. Cette connaissance du programme et l'intérêt que je lui ai toujours porté ont permis à Eternal Network, quelques années plus tard, de devenir un de ses gestionnaires délégués. Fin 2000, première commande réalisée par Patrick Corillon et initiation des commandes du *Monstre* de Xavier Veilhan et de *L'Eveil* de Sarkis. Courant 2002, première invitation par la Ville de Tours pour participer à la conception d'un nouveau festival. Pour résumer, c'était difficile, ça l'est toujours, mais comme l'a dit Tadashi Kawamata à un des étudiants du *workshop* de l'année dernière : *"Si tu veux être sage, il suffit de ne rien faire."* Ou, comme voulait l'inscrire Saâdane Afif sur la façade de l'Ecole supérieure des beaux-arts de Tours (un de nos projets, hélas avorté) : *"Rien n'est vrai, tout est possible."*

S. E. : « En 2001, et suite à quelques expériences dans un cadre associatif tel que Bandits-Mages (Bourges), j'ai eu le désir de poursuivre une activité associative. Durant un petit séjour à l'Ecole des beaux-arts de Tours, en tant que technicien vidéo, j'ai fait la connaissance de Rozenn Morizur, d'Eric Foucault et de David Foucher, les autres membres de Groupe Laura. Je leur ai donné rendez-vous après leur diplôme (Dnsep) afin de fonder un collectif. L'idée était de travailler sur la chaîne économique de l'art, pour, éventuellement, la comprendre et s'en amuser. Dès juillet, l'association était en route. Le désir de nous exposer au public nous a vite embarqués, en 2002, dans l'organisation d'une manifestation à la fois artistique et festive : *Groupe Laura invite Monsieur Canard*. Je crois que cette manifestation, dans laquelle il était possible d'aller à la rencontre de plusieurs disciplines, a dû susciter quelques idées. Je pense également que cela a décloisonné le regard que l'on pouvait porter sur l'art contemporain à Tours. Certains artistes tourangeaux se sont pris en main, comme Marie-Claude Valentin (association Mode d'Emploi). Groupe Laura doit beaucoup à l'esprit de ce qui se passe à Bourges avec Transpalette, Emmetrop, Bandits-Mages. Il est clair que sans le soutien de Jean-Pierre Tolochard (adjoint à la culture), de Stéphane Doré (Drac) et de Gunter Ludwig (Conseil régional), nous nous serions vite épuisés. Les conseils d'Anastassia Makridou et la précieuse organisation de Mathilde Dutour ont fermement appuyé nos démarches.

Que signifie le festival Rayons Frais par rapport à l'activité que mènent vos associations ?

A. M. : « Il nous semble très important, sur un plan déontologique, de s'investir comme nous le faisons dans la conception d'un événement qui se déroule dans la ville qui accueille Eternal Network, à défaut d'héberger l'ensemble de nos activités. Cela absorbe la moitié de notre temps et de notre énergie. Nous le faisons avec plaisir grâce à la complicité professionnelle qui nous lie aux autres membres du comité, et parce que cette implication représente pour nous un autre champ de possibles. On a pris des risques (introduction de l'art contemporain au Château dès 2003, projets de production réalisés par les services techniques de la ville, détournement de l'éclairage public de tout le centre ville, etc., etc.), et on continue à le faire dans le contexte spécifique de Tours. Pour nous, dans le cadre du festival, tout peut et doit faire l'objet d'une création (même si on n'arrive pas toujours à convaincre tous les services municipaux concernés) : les outils de communication, le mobilier urbain, le transport en commun, la signalétique… même le cocktail d'ouverture. Cette année, nous avons justement décidé d'introduire le design culinaire avec Marc Brétillot, un projet de design participatif de 5,5 designers, et on détourne le parking de la Faculté en lieu d'exposition de vidéos dues, dans leur majeure partie, à de très jeunes artistes. Nous avons réussi à associer quatre partenaires privés autour de ces projets, ce qui est rarissime à l'échelle d'une ville comme Tours. L'art contemporain reviendra probablement en force au Château l'année prochaine, le design et le stylisme seront appelés pour imaginer des équipements jetables et recyclables inédits… Il est évident que nous aimons et que nous portons ce festival douze mois sur douze.

S. E. : « Dans la mesure où nous n'avons pas de lieu d'exposition, intervenir à l'extérieur dans le cadre de Rayons Frais participe pleinement de nos activités à l'année. L'accueil en 2005 d'une proposition graphique sur les panneaux Decaux de Daniel Perrier retournait tous les codes connus des manœuvres publicitaires. Ou encore, l'intervention de Tuner, une discothèque *do-it-yourself* en plein air, avec laquelle on a pu observer sur deux heures la formidable capacité du public à user des civilités les plus élémentaires. Ces deux exemples dessinaient et ponctuaient l'espace du site sur lequel nous intervenons, sous la forme d'un détournement d'objets dont la destination relève de régimes de domestication. Cette année, la tendance est peut-être plus légère. Nous sommes très excités à l'idée de voir se réaliser le travail de Dominique Blais, une magnifique bulle qui, au-delà d'un point de ralliement, est une interprétation sonore dans la pure tradition des artistes conceptuels, un vrai bonheur. Kristina Solomoukha conçoit deux modules architecturaux qui, justement, sont étudiés pour un confort "froid" ou "chaud" du public. Sylvain Rousseau et Yann Rondeau (du collectif Glassbox) exploitent les panneaux de chantier afin d'y apposer l'image d'un *roller coaster* désignant certainement le futur logo du G8 – une vertigineuse descente dans le monde à deux vitesses. Egalement, l'intervention de Benjamin Cadon (Labomedia) est sciemment conçue pour présenter ce que peut être l'Internet comme outil de réflexion et de création. Enfin, il ne s'agit là que de quelques exemples…

Comment avez-vous défini vos programmations réciproques ?

A. M. : « Eternal Network essaie d'éprouver les limites de l'espace public dans le sens large du terme, dans les limites de nos ressources humaines et dans les limites des moyens financiers qui nous sont accordés. C'est un exercice difficile mais passionnant. Nous sommes très attachés à cette idée de production de projets inédits. Formuler des questions qui nous semblent pertinentes par rapport au contexte du festival, de la ville, de ses habitants, etc. avant de les poser aux artistes qui nous semblent intéressants afin d'y apporter des réponses. Pour nous, c'est ainsi que se fait le travail de programmation. Nous souhaitons que le festival puisse être un cadre dans lequel les artistes avancent dans leur travail (le projet de 5,5 designers), aillent sur des terrains qui ne sont pas nécessairement les leurs (Marc Brétillot), montrent autrement ou pour la première fois leurs œuvres (*VidéoParking*).

S. E. : « Notre proposition dessine un parc de sculptures contemporaines. En tant que parc de sculptures, il intègre également des éléments comme un écran de cinéma, une ambiance lumineuse, une scène de nuit et une buvette. Tous ces éléments façonnent un micro-festival au sein du festival Rayons Frais. Nous avons d'ailleurs donné un nom à notre intervention : PARC à THÈME. Le site est pensé comme une exposition d'art contemporain à l'extérieur et dans un lieu public. Il est nécessaire de prendre sur soi et de jouer le jeu que le festival impose. En dehors de l'exposition dans l'espace public (l'espace) et la durée d'un festival (le temps), il y a une dernière notion qui, à nos yeux, est la plus fondamentale : la bière, la frite et la moule (le ventre) – en d'autres termes, la convivialité. Aux yeux de certains élus, la convivialité se rapporte très directement à un outil de mesure communément appelé la "jauge" : la quantité de public ou de population participant à l'événement. L'idée est de faire évoluer la concep-

« TORNIT_TUNIT_TOURS (2004-2005) *raconte l'improbable rencontre entre deux mondes, "le Nord Extrême et l'Extrême Orient", pour produire douze "fantômes" d'une culture graphique et d'une pratique du récit oral. Mangas et dialecte Inuit de Thulé, typographies et copiés-collés, contre-formes et compositions circonscrivent l'interprétation abstraite que je propose de cette rencontre.* Tornit Tunit *signifie "peuple imaginaire" dans la langue de Thulé. »* Daniel Perrier

tion que nous avons du vernissage d'art contemporain dans notre ville, pour lequel la "jauge" dépasse rarement deux cents personnes. La convivialité rassure, rassérène, réunit et rassemble un nombre impressionnant de personnes très différentes tout en évacuant le contexte de la salle d'exposition. Les gens s'assoient, prennent le temps de regarder les œuvres sans pour autant les apprécier, et surtout, sans se sentir rejetés. Je m'étonne toujours que l'on puisse se sentir rejeté d'une salle d'exposition d'art contemporain et non d'une parade militaire. Dans le fond, les stratégies sont identiques, non ? Les jeunes – dont on connaît l'attrait sans bornes pour les musiques actuelles – semblent aussi se reconnaître dans ce type de *mix* issu de la plus pure schizophrénie deleuzienne. Concernant le choix de la programmation, notre sélection se base à la fois sur des rencontres et sur un réseau régional, parisien, breton, belge et berlinois.

A. M. *:* « Nous sommes très complémentaires avec Groupe Laura. Les deux associations font preuve d'un désir pluridisciplinaire au sein même de l'art contemporain. Jusqu'à présent, jamais nos programmations ne se sont trouvées sur les mêmes pistes. Le festival est effectivement un immense champ de possibles que nous n'avons pas fini d'explorer. »

Propos recueillis par Léa Gauthier

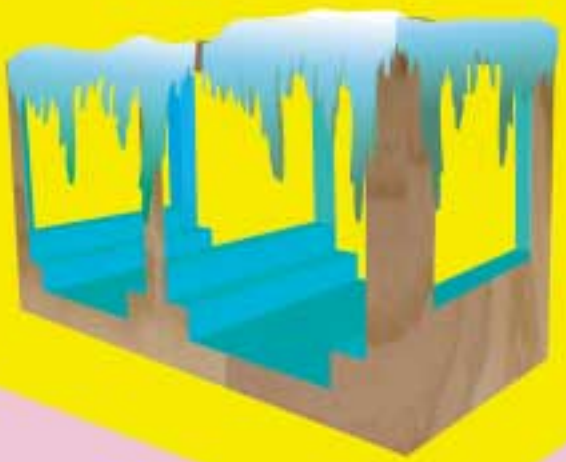
Pour plus d'informations : www.eternalnetwork.fr et http://groupelaura.free.fr

Kristina Solomoukha, *Deux maisons fausses sœurs siamoises, la maison qui brûle et la maison qui dégouline.* Conception : Yann Rondeau pour K. Solomoukha.

Ah! Les poutrelles standard !

Décor ou mobilier modulaire ?
"Hangar décoré".

Architecture = effet



Oh, la magie de l'éclairage néon !

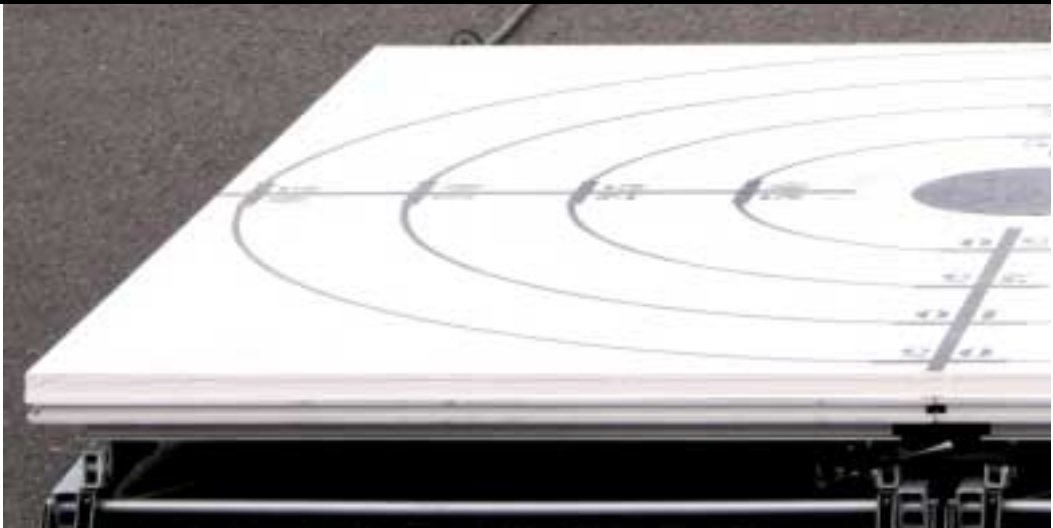
Parc à thème = Condensation

Sculpture ou architecture ?
Non, la forme et la fonction !

Ça ne brûle pas pour de vrai ?

Une performance théâtrale, autrement dite *Calenture*, dans une piscine (Jean Lambert-wild, en couverture de ce numéro spécial) ; une programmation de vidéos d'art contemporain dans le parking de l'université François Rabelais ; un cabaret musical au Foyer des Jeunes Travailleurs ; une mise en scène en sous-sol de l'Hôpital Bretonneau ; une danse des gestes au Musée du Compagnonnage ; un « goûter des enfants » qui associe dans une démarche de « design culinaire » différents partenaires locaux ; un dispositif de collecte sonore qui se diffuse dans la ville ; les vélos de la Poste qui distribuent le programme du festival le dimanche… Il ne s'agit pas seulement, pour Rayons Frais, de débusquer des lieux insolites, mais d'imaginer des situations qui provoquent la surprise, suscitent la faculté des arts à créer de l'inattendu : *« S'agissant d'un festival qui se donne comme programme "les arts et la ville", festival de libre circulation, le schéma de parcours et de passages est conducteur. La résonance, la vibration ou l'intensité d'une proposition artistique à tel endroit, à tel moment du parcours, de la journée, du festival, ouvrent à des sens inédits, immédiats, forts, autrement lisibles, subtils… »*

mettre l'art là où on ne l'atte



Ci-contre : en 2005, le solo *Tourlourou*, de Carlotta Sagna, dont le titre évoque les soldats antillais venus combattre et mourir dans les tranchées durant la Guerre de 1914-1918, était présenté dans une caserne tourangelle. Photo : Alexis Dubief.

STOP
end pas

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE NICOLE, DIRECTEUR DES 26.000 COUVERTS

26.000 couver

un reste d'agit-prop

>>> Après le Conservatoire et les beaux-arts, Philippe Nicole se lance dans la performance et le théâtre en appartement, avant de se tourner vers les arts de la rue. En 1995, il fonde avec Pascal Rome et d'autres complices les 26.000 couverts, qui se font connaître avec *Les Petites Commissions*. Suivront, entre autres, *Le Sens de la visite*, *La Crèche vivante et mobile de Raoul Huet*, *La Poddémie*, *Direct* et *Les Tournées Fournel*. Depuis 2001, Philippe Nicole assure seul la direction des 26.000 couverts, Pascal Rome ayant fondé sa propre structure, OPUS. 2002 verra la création du *Grand Bal*, puis du *Premier Championnat de France de n'importe quoi*. Depuis 2004, la compagnie est installée à la Caserne Heudelet à Dijon, lieu d'implantation et de recherche dans la ville leur permettant d'organiser stages de *« dé-formation »* et journées spécifiques.

Compagnie 26.000 couverts, création 2006
> BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN, de Shakespeare
Au Nouvel Olympia,
Centre dramatique régional de Tours

ts

26.000 COUVERTS, COMPAGNIE PHARE DES ARTS DE LA RUE, S'APPRÊTE À JOUER SHAKESPEARE DANS UN « VRAI » THÉÂTRE. EST-CE BIEN SÉRIEUX ?

Mordants, festifs, burlesques et fantaisistes en diable, les « spectacles » des 26.000 couverts sèment la pagaille depuis une dizaine d'années entre le vrai et le faux, se faufilant dans le réel pour mieux en corroder les rouages et en brosser la satire. Cet art de déjouer les codes de la représentation questionne avec un malin plaisir le rapport au public et le sens de l'acte théâtral dans le temps même de son énonciation. Mais voilà que la compagnie décide de revenir dans les salles et de monter un Shakespeare, *Beaucoup de bruit pour rien*...

Philippe Nicole : « Parler de ce spectacle sans le déflorer est complexe... Disons que Shakespeare m'intéresse en tant qu'il incarne l'archétype d'un théâtre épique et l'avènement de la scène élisabéthaine, fermée. Des générations de metteurs en scène se sont emparées de ses pièces, les ont réinterprétées, dévoyées, réécrites. Nous réalisons une transformation ultime, jusqu'à réduire ce grand classique à son essence de symbole culturel, pour interroger le désir des spectateurs, le phénomène même de l'attente et le sens de l'événement théâtral. Le rôle des artistes consiste-t-il à délivrer des "messages" ou bien à semer du non-sens et du désordre dans une pensée qui devient trop organisée, voire tyrannique. De quoi les gens ont-ils besoin en ce moment ?

Sur un autre mode, *Le Championnat de n'importe quoi* s'attaquait à l'attendu de production de sens et à la finalité du geste théâtral, questions qui semblent au cœur de votre recherche artistique...

« Il n'y a pas d'art qui ne s'interroge sur lui-même, sur les formes, la pertinence et l'utilité de son geste. La démarche des 26.000 couverts s'est toujours située dans cette visée introspective, parce qu'elle ne cesse de titiller les codes de la représentation, souvent sur un ton ludique, et explore pour chaque création un thème différent et une nouvelle esthétique. Cette éternelle question du sens s'est trouvée réactualisée par la querelle du Festival d'Avignon en 2005, où certains spectateurs se sont sentis obligés d'exprimer, parfois violemment, leur malaise face à des propositions jugées pures provocations, et surtout par le conflit des intermittents en 2003, ressenti comme un choc et une humiliation car révélant une déconsidération du rôle de l'art et des artistes aux yeux de l'opinion publique. Alors que dans les années 1950, une pièce de Sartre, de Beckett ou de Genet occupait le centre de la réflexion intellectuelle de ce pays, le théâtre est aujourd'hui rejeté à la périphérie. La grande question est de savoir s'il peut encore contribuer à changer le monde, au lieu de se contenter d'une glose assez prétentieuse destinée à la fine fleur des initiés.

N'est-ce pas aussi revenir aux sources historiques du théâtre de rue, c'est-à-dire interroger l'accès à cette culture dite « bourgeoise » ?

« Absolument. La difficulté est de l'évoquer sans faire le jeu de la réaction face à l'art contemporain. Entre les formes élitistes, fermées, ésotériques, et les divertissements faciles, populistes, j'ai toujours pensé qu'existait une autre voie. Au travers des questions posées à la petite communauté communément appelée "public", nous essayons de revenir à une esthétique "archaïque". Cette création quitte le dispositif frontal et se débarrasse de la gangue technologique et conceptuelle de la mise en scène, pour réinventer le cercle, forme originelle, préhistorique, du théâtre.

Vous avez joué dans la rue, mais surtout dans des lieux atypiques : des places de marché et des foires pour *Les Petites Commissions* ou *La Poddémie*, des lotissements pour *Le Sens de la visite*, des friches industrielles pour *Direct*, des prairies aux abords des villes pour *Les Tournées Fournel*, des gymnases pour *Le Championnat de n'importe quoi*... Pourquoi investir ces lieux non dédiés à la culture ?

« Parce qu'ils influent sur l'attente du spectateur. Dans les salles, le déroulement de la soirée me semble si parfaitement cadré ! Le public ne se trouve pas en position de risque. J'aime cette situation de trouble physique qui peut se produire dans un bal, dans une friche ou dans la rue, où les gens ne sont pas dans un rapport consumériste à la culture mais directement impliqués dans la fabrication même de l'objet théâtral. D'autre part, ces espaces contournent la barrière réelle et symbolique de l'enceinte du théâtre qui interdit l'entrée à ceux qui s'en excluent implicitement parce que "ce n'est pas pour eux", tel ma famille par exemple. Or je pense qu'il faut toucher ces personnes-là avant tout.

Pourquoi ?

« A Paris comme en régions, l'élite est plus qu'abreuvée, presque dégoûtée par l'abondance de l'offre culturelle. En revanche, la très grande majorité de la population ne se nourrit que de la télévision, qui représente

26.000 couverts, *Beaucoup de bruit pour rien.*

pour moi l'ennemi à abattre, même si nous ne possédons que de toutes petites haches face à cette immense forêt ! Dans *Direct*, nous abordions ainsi le sujet de l'emprise et de la manipulation télévisuelle. Le problème du partage de la culture reste d'une brûlante actualité, comme si tous les efforts de décentralisation après-guerre s'étaient essoufflés. Le public ne s'est pas considérablement élargi. Notre démarche s'inscrit aussi dans cette utopie du théâtre populaire cher à Jean Vilar.
Par ailleurs, les lieux atypiques m'intéressent artistiquement par l'histoire et l'esthétique du réel qu'ils charrient et qui viennent résonner avec notre propre geste. Ils apportent une épaisseur mémorielle que ne donne pas forcément un plateau. Sauf justement à interroger la mémoire et le symbole de la scène, comme nous le faisons avec *Beaucoup de bruit pour rien*. Enfin, ces espaces autorisent d'autres configurations scénographiques et dramaturgiques. Ils permettent de travailler de façon panoramique, à 360 degrés, en décentrant et en démultipliant l'action, et donc de questionner la direction du regard puisque le jeu n'est pas "scéno-centré" et se déroule dans la foule.

Autrement dit, il s'agit de mettre le spectateur en position de construire son regard ?

« Exactement. Travailler dans le réel, c'est-à-dire avec et sur ce qui nous entoure, est par essence politique. En choisissant de prendre la rue comme scène, de ramener du mythe dans cet espace de vie commun, nous indiquons qu'il demeure possible d'agir sur notre devenir, au quotidien, dans notre façon d'être ensemble, de nous regarder les uns les autres, avec peut-être moins de mépris et d'individualisme qu'actuellement.

Quel mode de relations cherchez-vous à établir avec le public ?

« Il dépend de chaque projet mais, au-delà des différences, il se fonde sur la conviction que le théâtre existe avant tout par le rassemblement d'individus autour de l'événement théâtral, autrement dit par le public et non par les acteurs. C'est un phénomène public, donc social, donc naturellement politique. Eteindre les lumières dans la salle quand le spectacle commence signifie métaphoriquement au public qu'il n'existe plus. D'ailleurs, le mot "spectateur" renferme en lui-même la négation de la personne en tant qu'actant, comme s'il ne lui était laissé que la possibilité de regarder et d'écouter. Dans *Beaucoup de bruit pour rien* l'approche sera encore plus radicale puisque nous laissons la place aux gens pour qu'ils puissent s'exprimer.

Pourquoi vous semble-t-il important aujourd'hui de donner la parole aux gens dans un spectacle ?

« Notre époque souffre du non-dit et d'un énorme déficit d'expression. Tout corps malade a besoin d'exprimer sa douleur... Ecoutons ce que les gens ont à dire.

En quoi la mystification constitue-t-elle l'un des éléments fondamentaux de votre dramaturgie ?

« La confusion du vrai et du faux, accentuée par le réalisme du jeu et l'ambiguïté de la situation, provoque un trouble perceptif qui ébranle la distance induite par la représentation et met tous les sens en éveil. Les gens ne mettent pas devant leurs yeux le filtre de la fiction, qui tend à désamorcer la charge subversive de l'acte et le cantonne dans le registre du simulacre, voire de l'inoffensif. Ils sont plus perméables. Parallèlement aux spectacles, je mène, avec les jeunes comédiens qui suivent mes ateliers de "dé-formation", des cycles de "perturbations", actions imprévues qui viennent gripper les rouages de la consommation. Garder la dimension agit-prop, donc ne pas annoncer, me paraît très important et jouissif. Comme le dit Jacques Livchine, *"Le théâtre invisible ne peut plus exister durant les festivals car tout devient théâtre."*

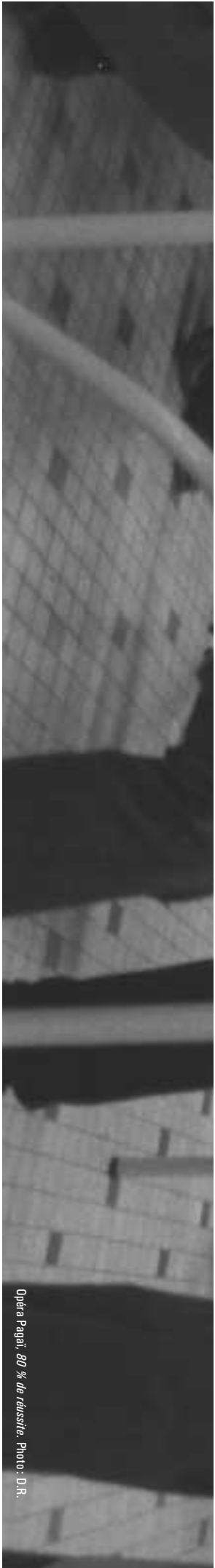
Quel travail particulier cela appelle-t-il avec les acteurs ?

« Le travail repose sur une technique aiguisée par l'observation et exige une grande humilité, car souvent les acteurs ne saluent pas, et parfois leurs noms ne figurent pas au générique. Il demande aussi de ne pas fréquenter les mêmes milieux afin de ne pas se coincer dans des représentations figées et uniques de profils sociologiques. Ici, en province, les différentes couches de la population sont plus mélangées qu'à Paris, où les pauvres se voient de plus en plus rejetés en banlieue du fait de l'inflation foncière.

Comment percevez-vous les évolutions du théâtre de rue ?

« Nous avons débuté dans les années 1990, en ayant digéré les expériences de nos prédécesseurs, notamment le Théâtre de l'Unité, qui, au niveau conceptuel, avait déblayé le terrain. Les démarches sont aujourd'hui très éclectiques. Des artistes se retrouvent côte à côte dans la rue pour des raisons parfois radicalement opposées. Je considère qu'une profession ne peut pas être définie par le lieu où elle agit. Voilà pourquoi je n'adhère pas à la Fédération des arts de la rue. Nous assistons aujourd'hui à l'institutionnalisation du genre. Les pionniers recherchent, sans doute légitiment, un peu de reconnaissance, d'autres un peu de confort et d'argent auprès du ministère. Or, pour moi, l'officialisation d'un art, ça sent la mort. Le théâtre de rue doit par moments rester sauvage et éphémère, sinon il perd sa raison d'être, il relève alors soit de la commémoration, soit de l'animation. Une avant-garde, dès lors qu'elle se détermine comme telle, est foutue ! »

Propos recueillis par Gwénola David



Opéra Pagai, *80 % de réussite*. Photo : D.R.

théâtre de situation

METTEZ-VOUS EN RANG, VOUS VOICI DE RETOUR SUR LES BANCS DE L'ÉCOLE... JOYEUSEMENT FOUTRAQUE, L'OPÉRA PAGAÏ JOUE AVEC LA RÉALITÉ ET INVENTE DE SINGULIERS DÉCALAGES.

Après s'être attaqué au concert qui tourne mal (*Les Mélomaniaques*) et à la kermesse populaire (*Le Grand Soir*), stigmatisant dans un même élan joyeux querelles de clochers et affrontement de notables provinciaux, la compagnie bordelaise Opéra Pagaï s'attaque avec *80 % de réussite* au fameux mammouth de la République : *« La question du spectacle porte sur la manière dont on réfléchit l'école aujourd'hui : comment concilier éducation de masse et respect des individus ? Peut-on vraiment être à l'écoute de milliers de gamins tout en essayant de leur donner la même éducation ? »*, se demande Cyril, metteur en scène.

Répartis de manière aléatoire en quatre classes, ce sont donc des spectateurs médusés qui vont se ranger sagement derrière leurs pupitres pour assister à quatre saynètes successives de vingt minutes chacune, entrecoupées de la fameuse récrée, durant laquelle on piaille dans la cour sur les défauts de ces profs dépassés par les événements : le stagiaire rigide et stressé, la prof d'anglais dépressive, le prof de français à l'ancienne ou l'utopiste prof de techno... Un panel moqueur, mais jamais cruel : maniant allégrement les rênes d'un singulier théâtre de la réalité, l'Opéra Pagaï affectionne de célébrer avec tendresse le déploiement d'énergies qui se heurtent de plein fouet aux contingences matérielles... et humaines : *« On voulait montrer de quelle manière se débattent les êtres humains – profs et élèves – qui font l'école, avec ce projet d'éducation nationale : de grandes idées décidées très haut, mais parfois peu en phase avec la réalité du terrain. On n'épargne personne, mais on rend en même temps hommage à ces gens-là, qui portent une responsabilité incroyable sur les épaules ! »*
De coups de théâtre en interventions musclées, le spectacle pointe les dérives qui guettent l'école publique : intrusion offensive de l'entreprise et de la pub, ou tentation sécuritaire : *« Quand on a commencé à travailler le spectacle en juin dernier, la possibilité pour la police d'investir les écoles était encore de l'ordre de la science-fiction. Depuis, la réalité nous a rattrapés ! »*

Forte d'un travail d'immersion dans des établissements scolaires de la région bordelaise, la compagnie tente aussi de faire entrevoir d'autres pistes pour l'éducation : *« On a passé du temps dans une école primaire, un collège de ZEP, et le collège parallèle Clisthène, qui nous a particulièrement marqués : cet établissement public fait partie des projets de pédagogie expérimentale mis en place à la fin des années Lang, et propose de responsabiliser les élèves : pas de sonnerie, des élèves médiateurs dans la cour... et ça fonctionne parfaitement ! D'une manière générale, l'école ne nous apprend pas à vivre ensemble. On y engrange des connaissances, avec un système de notes qui entretient une compétition qu'on retrouve après... tout cela nous prépare logiquement au monde dans lequel on vit ; mais est-ce vraiment ce qu'il faut souhaiter ? »*, se questionne Cyril. Des pistes de réflexion jetées en pâture, mais qui prennent soin d'éviter le didactisme : *« notre objectif n'est pas de dire les choses, mais de les faire ressentir. Placer le spectateur en situation, c'est commun à toutes nos créations. »*

La compagnie continue ainsi de creuser le sillon du théâtre d'intervention urbaine à travers des créations *in situ* qui investissent l'espace public (*Entreprise de détournement, Les Sans Balcons*) ou la sphère privée (*Safari Intime, joué dans des appartements*) : *« On se contente de rendre spectaculaire une réalité qui nous appartient à tous. On aime bien jouer sur le côté vrai/faux, s'inspirer de la réalité pour trouver le décalage qui permettra au spectateur de poser un autre regard sur des situations qu'il ne voit plus, tant elles sont banales et quotidiennes. »*

Julie Bordenave

Opéra Pagaï, création 2006
> 80% DE RÉUSSITE
Ecole Mirabeau

l'hospice des mots mourants

Le choix d'un parking de l'Hôpital Bretonneau n'est pas étranger au sujet de *Tombée du jour*: Bénédicte Le Lamer, Pascal Kirsch et Didier Le Lamer ont collecté les paroles de personnes hospitalisées en « fin de vie ».

Chercher la langue qui manque. Chaque être, humain, sait très bien ce que cela veut dire, intimement. C'est l'intimité, la recherche profonde de ce point-là, où la langue manque pour dire ce qui a lieu ; le passage vers la mort, c'est ce pont que cherche à dire « la tombée du monde ». C'est bien une tombée du jour qu'il faut faire voir, sentir, dire. Comment ? C'est à cette question sensible et belle que se sont confrontés Bénédicte Le Lamer, Pascal Kirsch et Didier Le Lamer.

Reprenons les faits. Didier Le Lamer travaille comme infirmier de nuit dans un hôpital. Il a passé six ans en service de nuit dans le département gériatrie. Comme le dit pudiquement son « curriculum vitae », il s'occupe des « longs séjours, fins de vie ». La pudeur de ces mots laisse entendre tant de choses, de ses choses que sa fille, Bénédicte, a voulu entendre de ses propres oreilles. Elle est comédienne sortie de l'école du Théâtre National de Bretagne, et elle a été remarquée par Claude Régy, qui l'a engagée dans sa mise en scène d'un texte de Jon Fosse, *Variation sur la mort*. La législation ne permet pas l'existence de « témoins », aussi bienveillants soient-ils. Alors, avec Pascal Kirsch, comédien et metteur en scène, un temps assistant de Bruno Bayen et du même Claude Régy, ils ont proposé à Didier Le Lamer de « capter » ce qui se passe et se dit derrière les murs silencieux de l'hôpital.

Et il l'a fait, livrant une masse de mots arrachés à la mort, des moments d'intimité préservée. Imprésentables en l'état, obscènes, sans doute. A moins de trouver, justement, l'espace d'une scène pour les accueillir. Et c'est bien ce que cet étrange trio a réalisé : il ne peut pas se reconnaître dans les catégories artistico-professionnelles de l'écrivain, de l'acteur et du metteur en scène. Car c'est précisément un déplacement des catégories habituelles qui a été opéré : l'écriture de ces scènes d'adieux à la vie a bel et bien eu lieu avant toute écriture. Il n'était pas question de les transposer, ou de les transfigurer en figures fictionnées. Non, elles apparaissent de manière brute sur la scène. Et c'est brutes qu'elles se trouvent réécrites sur la scène. C'est la scène, et elle seule, qui permet d'écrire ces mots en les rendant audibles, et partageables. La scène peuplée de trois corps, qui « rejouent » les scènes de l'hôpital, tout en déjouant toute possibilité de les rendre réalistes. Ils sont trois, l'homme d'un certain âge (Didier Le Lamer), un homme jeune (Guillaume Allardi), le « même » mais plus jeune, à moins qu'il ne représente tous ceux qui vont mourir, et la femme, jeune, ou pas, c'est selon les moments, passeuse de vie, vestale, gardienne de la mémoire, icône laïque d'une église qui précède tous les dieux. Deux êtres qui (se) parlent, encore, et une sorte de « troisième voix », qui vient se glisser dans leur intimité, fictive. Dans un espace bas de plafond, qui étouffe le monde alentour, où rien ne semble exister que ce couloir entonnoir, les trois figures brassent cette langue qui n'a pas de mort identifiée, mais qui semble l'accueillir à chaque instant. Les paroles brutes recueillies sont en effet comme serties dans d'autres langues, celles de poètes identifiés, depuis l'Ancien Testament, jusqu'à nos jours : la Genèse, Ezéchiel, Büchner, Nijinsky, Claudel, Tarkovsky. Quelques perles d'un collier sans fin, et qui pourrait se répéter, *ad libitum*, sans que cesse de tomber le jour, encore un jour.

Bruno Tackels

Tombée du jour. Photo : Pascal Maine.

Bénédicte Le Lamer, Pascal Kirsch, et Didier Le Lamer

> TOMBÉE DU JOUR

Parking souterrain de l'hôpital Bretonneau

le jeu de l'ouïe

Avec *Le Don du son*, l'équipe de Michel Risse (Décor Sonore) poursuit un travail d'exploration sonore entrepris depuis plus de vingt ans, à mi-chemin entre boniment forain et recherche technique.

Y a-t-il des sons en voie d'extinction, des sons contaminés, des sons transgéniques ? Quel son auriez-vous envie de partager avec votre entourage ? Les objets inanimés ont-ils quelque chose à nous faire entendre ? Affûtez vos oreilles, sculptez votre mémoire auditive, l'antenne mobile de collecte est là pour recueillir vos sons les plus personnels, les plus farfelus, les plus saugrenus ! Ausculté, disséqué, étiqueté, votre son sera restitué sur scène le temps d'un concert unique, improvisé à l'aide de sons puisés en direct dans la Banque du Son. *« Les enregistrements musicaux sont proscrits, le public est appelé à transmettre un souvenir personnel ; l'important étant que les enregistrements permettent de créer une intensité de questionnement avec le public »*, commente Claire Girard, membre de l'équipe. Objets personnels ou domestiques, souvenirs sonores d'enfance et du quartier, voix d'un être cher… la Banque du Son se présente comme une réserve d'objets de valeur, un observatoire d'anthropologie et de sociologie sonore des publics. Extrayant les sons cachés d'instruments quotidiens et utilitaires, concerts de poussettes, de vélos, de rasoirs électriques… nous invitent à poser une autre oreille sur notre environnement.

Le Don du son interroge la question du partage et de la transmission. Une symbolique forte en deux temps, qui investit en premier lieu le territoire de la générosité collective : en amont du spectacle, la campagne d'appel aux dons émanant du Ministère Européen de l'Environnement Sonore sollicite le spectateur à travers différents supports : tracts, affichage, *jingles* radio. Et lors de la collecte, chaque donateur se voit remettre une carte de donneur de son officielle.
Le temps de la restitution s'attache ensuite à distiller des morceaux de mémoire personnelle au sein de l'espace public, pour donner corps à un patrimoine commun trop rarement mis en valeur, celui de la mémoire sonore : *« Nos camelots virtuoses sont les enfants de John Cage, de Luigi Russolo, de R. Murray Schafer, de Pierre Schaeffer ; ils sont à l'écoute du monde moderne, de la nature et de nos semblables, à la recherche de sonorités inouïes, pour faire naître une musique inouïe »*, observe Michel Risse, directeur artistique de la compagnie. Démonstrateurs forains autant que scientifiques patentés, les artistes techniciens opèrent dans une régie à vue, à l'aide d'accessoires tels que la couveuse sonore, comme pour rappeler la fragilité de ces sons précieux, intimes, qui contribueront par leur spécificité, leur histoire et leur valeur affective à créer un moment d'effusion unique et éphémère.

Le Don du son s'inscrit dans plus de vingt années de recherches et d'explorations de la compagnie (*Les Monstrations inouïes, Play Time !, Instrument/Monument*…). Sous l'égide de Michel Risse, les musiciens chercheurs de Décor Sonore n'ont de cesse de s'interroger sur la vision artistique de notre environnement sonore. Elles sont autant de pistes de recherches développées au sein de La Fabrique Sonore, *« centre de recherche et de création sonore en espace public, mais aussi de transmission et de sensibilisation à l'écologie sonore »*, précise Michel Risse. *« L'art, l'illusion, la virtuosité – cette sorte de prestidigitation sonore qui rapproche l'instrumentiste du démonstrateur et de l'illusionniste – servent à révéler une réalité profonde, l'âme sonore de notre quotidien. »*

Julie Bordenave

ON DU SON

Compagnie Décor Sonore, création 2006
> LE DON DU SON
Place des Halles

gestes de soi, passeports du

monde

Quels sont tes trois endroits préférés dans ta ville / Montre-moi les trois objets que tu préfères chez toi / Quelle est la partie de ton corps que tu préfères ? / Chante une chanson que tu aimes / Qu'est-ce qui te fait peur dans la vie ? Fais le geste qui l'exprime / Quels sont tes espoirs ? Fais le geste qui l'exprime / Mets ta musique préférée pour danser et danse...

Ce sont quelques-unes des questions qui ont servi de passeport au chorégraphe Philippe Jamet, caméra à l'appui, pour aller rencontrer dans huit pays (France, Italie, Burkina Faso, Maroc, Brésil, Japon, Vietnam, Etats-Unis, Allemagne) des enfants de 9 à 14 ans. Un procédé déjà éprouvé lors d'un précédent projet, *Portraits dansés*, réalisé lors de résidences dans plusieurs villes françaises. *« Je ne supportais plus d'additionner des mouvements qui n'avaient finalement aucun rapport avec ma vie, j'en avais marre de me regarder le nombril »*, explique Philippe Jamet.

L'intimité, le cadre de vie, le rapport au corps, la perception de la ville de chacun, constituent ainsi une collection d'expressions et d'émotions, qui prend la forme d'une installation vidéo, que prolongent de brèves chorégraphies en solo. A Tours, pour Rayons Frais, des enfants sont à leur tour invités à entrer dans la ronde en explorant la gestuelle de ces « portraits du monde ».

agenda

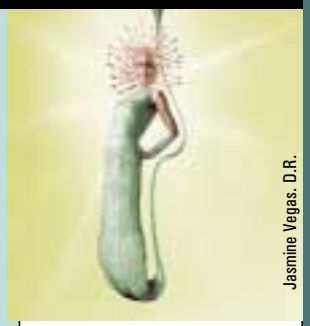
LES SURPRISES D'UN « PARC À THÈME »

Après la *Vie de château* de l'édition 2005, le Groupe Laura investit à nouveau l'Esplanade du Château pour la programmation nocturne du festival : sous la bannière « Parc à Thème », les propositions se succèdent comme autant d'accumulations de styles, d'architectures et d'époques différentes. Accueilli chaque soir sur l'esplanade par Andréa Sitter, en reine qui s'ennuie, le public est amené à découvrir une programmation foisonnante où s'entremêlent performances musicales, vidéo, multimédias et installations plastiques.

LE 7 JUILLET

Projections vidéo avec une carte blanche à l'association Contre-Feux (une plongée dans les paysages abyssaux de l'Amérique du Nord avec le *Koyaanisqatsi* de Godfrey Reggio), et récits dans la ville avec, entre autres, les vidéos de Pascal Baes, Jordi Colomer, Véronique Hubert, Rodrigo Garcia, Anri Sala, Kristina Solomoukha...

Extrait de la vidéo *Dogs (are agents)* de Véronique Hubert.
Photo : Véronique Hubert.



Jasmine Vegas. D.R.

LE 8 JUILLET

Jasmine Vegas

Une soirée musicale avec des concerts faisant la part belle aux talents féminins (l'explosive Jasmine Vegas côtoyant la venimeuse Claire Diterzi), relayés par l'hétéroclite DJ André Plidujeanz aux platines (rap-électro-pop-disco).

LE 9 JUILLET

Performances multimédias : incursion dans le Web artistique à travers les projections commentées de Labomedia, à la découverte des pionniers de l'art numérique (*Promenade dans le Web artistique sous un ciel étoilé*). A mi-chemin entre fantasme warholien et téléréalité, Yan Duyvendak rejoue ensuite devant nous la comédie du casting de *Pop Star*. Fausse pantomime mais vraie tragédie humaine... (*Dreams comes true*, performance). Enfin, l'étonnant *14 juillet* de Jérôme Poret nous convie à une judicieuse mise en abîme : filmant pendant 25 minutes les seuls tirs de feux d'artifice agrémentés des commentaires sonores de la foule, l'artiste met dos à dos liesse populaire et effusions de lumière renvoyant à la « guerre propre ».

... ET TOUT AU LONG DU FESTIVAL

Kristina Solomoukha,
Deux maisons

Fausses sœurs siamoises, la maison qui brûle et la maison qui dégouline accueillent le festivalier pour un temps de repos et de convivialité sur l'esplanade du Château.

Yann Rondeau et Sylvain Rousseau (collectif Glassbox),
G8

Quand le G8 prend des airs de fête foraine... Singeant la mascarade de la rencontre au sommet des plus grands, le panneau de chantier du collectif Glassbox trônant sur la façade du Château désigne ce lieu emblématique comme l'emplacement du prochain G8.

Dominique Blais,
White light, white heat

C'est sous l'égide du ballon gonflé à l'hélium de Dominique Blais que se déroulera Rayons Frais. Illuminant durant trois jours le festival de son rayonnement chaud et lumineux, détournant la symbolique punk du fameux titre du Velvet Underground, l'installation du collectif Glassbox se pose comme une signalétique des temps modernes.

EXPOSITIONS, SITUATIONS...

DESIGN CULINAIRE

Quand l'art prend la ville d'assaut, il peut s'infiltrer jusque... dans les assiettes. C'est le pari fait par le designer culinaire Marc Bretillot à travers deux interventions : le cocktail d'inauguration du festival et un goûter réservé aux enfants autour de la thématique des aliments ronds. Une performance à goûter avec la bouche et les yeux.

PLACE CHÂTEAUNEUF ET PLACE DU GRAND MARCHÉ

CONSTRUCTION COLLECTIVE

Fédératrice, titillant l'imaginaire et la créativité, la proposition du collectif 5.5 designers convie le public à bâtir une œuvre commune : tout au long du festival, chaque festivalier pourra apporter sa pierre à l'édifice au cœur d'un chantier niché place Châteauneuf. De cette construction collective jaillira un lieu de convivialité, qui prendra forme en temps réel.

APPORTER SA BRIQUE À L'ÉDIFICE, PROPOSITION DU COLLECTIF 5.5 DESIGNERS. PLACE CHÂTEAUNEUF

Collectif 5.5 designers, *Apporter sa brique à l'édifice*.

VIDÉOS SOUTERRAINES

Avec *VidéoParking*, Eternal Network expérimente un nouveau mode d'exposition : c'est dans un parking souterrain que le public est appelé à déambuler pour y cueillir vidéos de jeunes artistes internationaux. Au programme : Claudio Correa (Chili), Seulgi Lee (Corée), Ludovic Méhauté (France), Clémence Périgon (France), Kentaro Takamura (Japon), Kuang-Yu Tsui (Taïwan), Rodrigo Vergara (Chili).

EXPOSITION VIDÉO / **VIDÉOPARKING**. PARKING SOUTERRAIN DE L'UNIVERSITÉ FRANÇOIS RABELAIS.

CYBERTHÉÂTRE

Joueurs de mots impénitents et trafiqueurs de sens passés maîtres dans l'art du détournement, Odile Darbelley et Michel Jacquelin se sont fait les spécialistes de performances théâtrales truffées de calembours, de dispositifs scéniques atypiques et d'installations foutraques où leur talent de mystificateurs tient à la fois de Dada, de la pataphysique, de Kurt Schwitters et bien sûr de Duchamp. Avec *A Play for web*, les voilà partis à la conquête du « cyberthéâtre » et

SPECTACLES

A Play for web, d'Odile Darbelley et Michel Jacquelin.

de l'échange relationnel multimédia. Façon d'épingler le culte de la communication dévorante, autrement dit *« le câblage de l'humanité »*.

A PLAY FOR WEB, D'ODILE DARBELLEY ET MICHEL JACQUELIN. SALLE POLYVALENTE DES HALLES

DES OREILLES DANS LE DÉCOR

A l'issue de sa campagne de collecte dans la ville, la compagnie Décor Sonore restitue en *live* les sons donnés par le public : spectacle boniment autant que laboratoire d'études, le *Don du son* aide à poser une autre oreille sur notre environnement sonore.

LE DON DU SON, CRÉATION 2006 DE LA COMPAGNIE DÉCOR SONORE. PLACE DES HALLES

PORTRAITS ENFANTINS

Passé maître dans l'art du collectage, Philippe Jamet avait réalisé, au gré de résidences, des *Portraits dansés* au plus près de personnes filmées dans leur intimité. Cette geste était ensuite transposée par des danseurs dans un rapport de proximité au public. Le projet des *Enfants du monde* (et un spectacle tout public) prolonge cette démarche en faisant partager l'univers d'enfants de 9 à 14 ans, des Etats-Unis au Vietnam, d'Europe ou du Burkina Faso, du Brésil et du Japon.

ENFANTS DU MONDE, CONCEPTION PHILIPPE JAMET, À L'ECOLE GEORGE SAND

LA VILLE À L'ÉTAT GAZEUX

La ville à l'état gazeux, conférences-actions sur la question de la ville contemporaine, avec Michel Lussault, géographe, Président de l'université François Rabelais ; le collectif La Girafe et les comédiennes performeuses de Tomrummet, et Mark Etc, auteur multimédia, directeur artistique du collectif Ici Même et scénographe urbain.

RDV AU CONSERVATOIRE POUR PLUS D'INFORMATIONS.

ABRAHAM CRUZ-VILLEGAS

Fruits de la rencontre du plasticien Abraham Cruz-Villegas avec les artisans locaux de Saché (carreleur faïencier, artisan boulanger, producteur de cire d'abeille, forgeron…), les œuvres exposées concentrent les thématiques chères à l'artiste : une prédilection pour les matériaux originaux, un goût pour le savoir-faire ancestral, ancrés dans le détournement d'une certaine imagerie populaire.

EXPOSITION DU 7 JUILLET AU 27 AOÛT ;
VERNISSAGE LE 6 JUILLET, AU CHÂTEAU DE TOURS

EN IMMERSION

L'auteur et metteur en scène Jean Lambert-wild préfère se définir comme poète et scénographe. Poète, il s'est senti « appelé » après avoir déchiffré une figure ésotérique qui s'était imposée à lui ! Elle inventoriait l'œuvre à réaliser : trois *Confessions*, trois *Mélopées*, trois *Epopées*, deux *Exclusions*, un *Dithyrambe* et quelque trois cent vingt-six *Calentures* (crise de folie qui s'empare des marins pour les jeter à la mer). *Aegri Somnia* est l'une de ces « calentures ». Plongé dans une piscine, vêtu d'un pyjama et engoncé dans un scaphandre qui lui permet de respirer sous l'eau tout en parlant, Jean Lambert-wild fait l'aveu de certaines sensations et émotions qu'il accompagne d'extraits de *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne. Les spectateurs (le maillot de bain est de rigueur) peuvent rester au bord de la piscine mais aussi plonger, avec masque et tuba, pour voir l'artiste de plus près. Grâce à un système hydrophonique, même sous l'eau, ils ne perdront rien de son discours.

AEGRI SOMNIA, CALENTURE DE JEAN LAMBERT-WILD. PISCINE MUNICIPALE GILBERT BOZON

Aegri Somnia, Coopérative 326. Photo : D.R.

POÉTIQUE DE LA MATIÈRE

Scéniquement diplômé en sciences de la matière, Pierre Meunier n'a pas son pareil pour faire partager la magie insoupçonnée des ressorts, la poésie du vide et de la gravité, ou encore le fascinant mystère d'un tas de pierres ! Ces ingrédients, déjà explorés dans de mémorables spectacles, sont repris dans une forme plus intime, jouée sur le mode d'une drôle de conférence, avec exercices pratiques à la clé, où l'intarissable Pierre Meunier magnifie une *« confrontation ludique entre les choses et nous »*. Il met en évidence la richesse enfouie dans le caillou, la spire en action, le rebond… et se laisse parfois surprendre lui-même par le pouvoir poétique qu'ont les mots de rendre compte de l'heureuse complexité des phénomènes observés.

AU MILIEU DU DÉSORDRE, CONFÉRENCE-DÉMONSTRATION SUR LE TAS, LA SPIRE ET L'AIR, DE ET PAR PIERRE MEUNIER, AU CENTRE DE VIE DU SANITAS.

DISPUTE DES CORPS ET DES GÉNÉRATIONS

Dans un salon fatigué, naguère cossu, un vénérable ancêtre fait face, de toute sa carcasse, à l'enlisement inexorable d'un destin familial. Une chanteuse d'opéra, exagérément pulpeuse, égrène de vieux airs. Fils et belle-fille et alliés s'agrippent déjà à l'héritage de l'espace, qui ne devrait pas tarder à se libérer. Les artistes du collectif flamand Peeping Tom, dernier-né de la galaxie issue des Ballets C. de la B., se livrent à une formidable dispute des corps, des territoires et des générations. Leur matière théâtrale est celle des non-dits familiaux, dans un quotidien frôlant le fantastique. Leur énergie chorégraphique, empruntant parfois aux techniques du cirque, à la puissance étourdissante de ce que les mots ne parviennent plus à retenir.

LE SALON, PAR LE COLLECTIF PEEPING TOM, SALLE THÉLÈME, À L'UNIVERSITÉ FRANÇOIS RABELAIS.

Aujourd'hui à deux mains de Pascale Houbin. Photo : Quentin Bertoux

LES MÉTIERS ET LEURS GESTES

De la langue des signes qu'elle a longuement travaillée, Pascale Houbin (qui a dansé chez Larrieu, Découflé, Appaix…) a ramené une façon singulière de « frotter les mots avec les gestes », de les ouvrir comme une boite à secrets. Depuis plusieurs années, elle poursuit un patient travail de collecte des gestes liés à l'activité des métiers. Elle cisèle cette matière recueillie et lui donne la délicate élégance d'une calligraphie visuelle. Les gestes du travail deviennent ici des creusets d'humanité où s'enracinent histoires intimes et mémoire collective. A Tours, Pascale Houbin ne pouvait rêver meilleur écrin que le Musée du Compagnonnage.

AUJOURD'HUI À DEUX MAINS, CHORÉGRAPHIE DE PASCALE HOUBIN, AU MUSÉE DU COMPAGNONNAGE

QUAND VIENT LA FIN…

A partir de bribes de dialogues recueillis dans un service de gériatrie, Pascal Kirsch construit un singulier objet théâtral, où les mots cherchent la langue qui manque pour dire le passage vers la mort. *Tombée du jour* laisse émerger le théâtre sans le forcer, comme un jardin où tout aurait le droit de pousser, ponctué par des moments où les corps parlent au-delà des mots, où l'écriture est celle du geste, où la danse s'invente comme une évidence.

TOMBÉE DU JOUR, MISE EN SCÈNE DE PASCAL KIRSCH, DANS LE PARKING SOUTERRAIN DE L'HÔPITAL BRETONNEAU

INSOLENTE DÉRISION

Une danseuse hors du commun, nonchalante et glamour, au port de reine et à l'humour débridé, est l'héroïne d'une pièce savoureuse qui mène, à travers des situations loufoques, dans l'univers d'une femme solitaire qui rêve du grand amour. Andrea Sitter campe, avec ce qu'il faut d'insolence et de dérision, un personnage un peu braque, romantique et rageur, qui égrène les pages d'un conte imaginaire où les princes charmants sont souvent de simples grenouilles.

LA REINE S'ENNUIE, CHORÉGRAPHIE DE ANDRÉA SITTER, SUR L'ESPLANADE DU CHÂTEAU DE TOURS

UN CORPS DÉSARMÉ

She never stumbles de Daniel Dobbels. Photo de Gérard Nicolas.

« Le danseur n'est pas fait pour occuper l'espace mais pour se préoccuper de l'espace », dit Daniel Dobbels, critique d'art et chorégraphe. *« Pour moi*, ajoute-t-il, *l'obsession consiste à aller jusqu'à un point extrême dans le mouvement sans que le sujet dansant en soit un seul instant agressé. »* Nul esprit de conquête n'est ainsi à l'œuvre dans le solo *She never stumbles*. Familière du phrasé délicat de Daniel Dobbels, Brigitte Asselineau donne chair à la vulnérabilité d'un *« corps désarmé »* dans un dialogue avec des chansons de Bob Dylan.

SHE NEVER STUMBLES, CHORÉGRAPHIE DE DANIEL DOBBELS, AU SQUARE SOURDILLON.

SUR UNE CHANSON DE BARBARA

A l'enseigne de la compagnie Beau Geste, Dominique Boivin fait exister depuis belle lurette une danse généreuse et pétillante. Après avoir récemment chorégraphié des *Transports exceptionnels* en duo avec une pelleteuse, le voici qui se pare du parfum nostalgique d'une chanson de Barbara, accompagné par Elisabeth Boulanger, pour évoquer le temps de l'enfance et ses vestiges.

MON ENFANCE, SOLO DE DOMINIQUE BOIVIN, PLACE DE LA FONTAINE DE BEAUNE-SEMBLANÇAY.

RETOUR À L'ÉCOLE

La sonnerie stridente dans les oreilles, le chahut dans les couloirs et le crissement de la craie sur le tableau noir... C'est la rentrée, et personne ne doit être en retard, sous peine de se faire coller par le prof. Poursuivant l'exploration de son théâtre *in situ*, l'Opéra Pagaï convie les spectateurs à une incursion sur les bancs de l'école, pour regarder l'Education Nationale sous un autre jour.

80 % DE RÉUSSITE, CRÉATION 2006 DE LA COMPAGNIE OPÉRA PAGAÏ, À L'ECOLE MIRABEAU

ADAPTATION SHAKESPEARIENNE ?

Quand les 26.000 Couverts, rompus au théâtre de rue, se décident à rentrer dans les salles, il faut s'attendre à tout... Loin de l'investissement des lieux atypiques qui a fait sa spécificité, la compagnie dijonnaise s'attaque à un texte peu connu du répertoire de Shakespeare, revisitant la question de l'adaptation.

BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN, CRÉATION 2006 DE LA COMPAGNIE 26.000 COUVERTS, AU CENTRE DRAMATIQUE RÉGIONAL

26.000 couverts, *Beaucoup de bruit pour rien*, de Shakespeare. Photo : D.R.

Makadam Kanibal. Photo : D.R.

UN ODIEUX ÉVÉNEMENT

Reclus dans leur bidonville, à la frontière de la désocialisation, Monsieur et Madame attendent un odieux événement... Issus de la compagnie de cirque 2 Rien Merci, les deux comédiens de Makadam Kanibal proposent une performance crue, où se mêlent fakirisme moderne, acrobatie, attraction foraine et morbidité. Un cirque de rue *« immondain »*.

CIRQUE DES CURIOSITÉS, PAR MAKADAM CANNIBAL. PLACE DE LA MONNAIE

GOUAILLE RÉALISTE

D'un cabaret gay parisien où il a fait ses débuts, en passant par le rôle d'un chanteur travesti dans *Les Nuits fauves* de Cyril Collard ou encore *Les Années zazou* aux Folies-Bergère, Denis D'Arcangelo a un faible pour la tradition du cabaret. En attendant la création de la comédie musicale de rue dont il rêve, Denis D'Arcangelo continue à pousser la chansonnette sous les traits de *Madame Raymonde*, gouailleuse réaliste accompagnée comme il se doit au piano à bretelles, et dont le répertoire va de Vincent Scotto à Serge Gainsbourg.

MADAME RAYMONDE, SPECTACLE MUSICAL DE DENIS D'ARCANGELO, AU FOYER DES JEUNES TRAVAILLEURS

MÈRE COURAGE AU PURGATOIRE

Après la relecture de *L'Enfer* de Dante, le théâtre baroque et tourmenté de Mauricio Celedon s'attaque au *Purgatoire* pour la deuxième partie du triptyque *O divina la commedia* : dans un décor dévasté, Mère Courage doit affronter le départ au front de ses fils. Une mise en scène flamboyante portée par les acro-acteurs du collectif franco-hispano-chilien.

MÈRE COURAGE ET SES ENFANTS AU PURGATOIRE, PAR LE TEATRO DEL SILENCIO, SUR L'ILE AUCARD

FACE À UNE CABINE TÊTUE

Espèce en voie de disparition, les cabines téléphoniques peuvent réserver bien des surprises ! Heurté dans sa routine de cadre dynamique par une cabine têtue qui refuse de s'ouvrir, Paul Durand devra user de tous les stratagèmes pour faire plier l'objet : déploiement d'acrobaties, affrontement corps à corps... Une performance à la fois loufoque et sans paroles.

EN DÉRANGEMENT OU QUELQUES VARIATIONS POUR UNE CABINE TÉLÉPHONIQUE, PAR LA COMPAGNIE DU PETIT MONSIEUR. PLACE DE LA CATHÉDRALE

FESTIVAL RAYONS FRAIS, LES ARTS ET LA VILLE
Direction des affaires culturelles / 1 à 3, rue des Minimes - 37926 Tours cedex 9 / festivalrayonsfrais@ville-tours.fr / www.rayonsfrais.com / Tél. 02 47 21 62 62

LIEU D'ACCUEIL PUBLIC : « Le jardin anglais » imaginé par Elyse Galiano - Cour Ockeghem : 15, place Châteauneuf - Ouvert du jeudi 6 juillet au dimanche 9 juillet de 11h à 22h / **Maison des Associations Culturelles** : 5, Place Plumereau - Ouvert du jeudi 6 juillet au dimanche 9 juillet de 11h à 19h.

COMITÉ DE PROGRAMMATION : Laurent Barré/Centre Chorégraphique National de Tours, Sammy Engramer et Eric Foucault/Groupe Laura, Maud Le Floch/Companie Off/pOlau, Anastassia Makridou-Bretonneau et Céline Assegond/Eternal Network, Karin Romer/Centre Dramatique Régional de Tours.

ORGANISATION : Direction des affaires culturelles, Ville de Tours / **COORDINATION :** Sophie Perrier et Axelle Guéret / **ASSISTANTS À LA COORDINATION :** Damien Blanchet, Anne-Laure Forget, Françoise Parreil, Emilie Duval et Gaëlle Coudon / **DIRECTION TECHNIQUE :** William Cosnier, Denis Romand et les services techniques / **COMMUNICATION :** Alexandre Saint-Pol / **PARTENARIATS :** Sophie Perrier et Pauline Bouchard / **RELATIONS PRESSE :** Mathilde Ayral, Mélanie Paris et Guénaëlle Thiery.

THÉÂTRE
ART CONTEMPORAIN
DANSE
ARTS URBAINS
MUSIQUES
les arts et la ville
RAYONS
FRAIS
7-8-9 juillet 06
TOURS
RENSEIGNEMENTS : 02 47 21 62 62
WWW.RAYONSFRAIS.COM

mouvement >>> NUMÉRO SPÉCIAL FESTIVALS EN KIOSQUE LE 20 JUIN

mouvement
l'indisciplinaire des arts vivants
>40 *juil-sept 2006*

M 05456 - 39 - F: 9,00 € - RD

cet été soyez de la revue...

Photo : John de la Canne, *Sous les pavés…*, 2005.